

5

MAITRE ADAM,  
MENUISIER DE NEVERS,  
COMÉDIE  
EN UN ACTE, EN PROSE,  
MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par les CC. CHRISTIAN-LE-PRÉVOT et PHILIPON ;

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, à Paris, sur le  
Théâtre du VAUDEVILLE, le 29 Prairial an 3e.



A PARIS,

Chez les Libraires { Au Théâtre du Vaudeville.  
                          { Au Théâtre rue Martin.  
                          { A l'Imprimerie rue des Droits de l'Homme, N<sup>o</sup>. 44.

---

AN I V.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**  
Les CC. et C<sup>nes</sup>.

<b>MAITRE ADAM BILLAUD.</b>	<i>Vée.</i>
<b>MAYNARD, Poète Français.</b>	<i>Chapelle.</i>
<b>RAGUENEAU, Pâtissier et Poète.</b>	<i>Delpech.</i>
<b>COUSINET, Amoureux de Babet.</b>	<i>Léger.</i>
<b>BABET, Fille de Maître Adam.</b>	<i>Laporte.</i>
<b>MICHAU, Apprentif de Maître Adam, et Amant de Babet.</b>	<i>Carpentier.</i>

*La Scène est à Nevers, dans la chambre de Maître Adam.  
D'un côté une table, des livres, des bouteilles; de  
l'autre, des objets et instrumens de menuiserie, avec  
une fenêtre donnant sur la boutique, dont la porte est un  
peu plus loin, vers le fond de la scène.*

---

---

MAITRE ADAM,  
MENUISIER DE NEVERS,  
COMÉDIE

EN UN ACTE, MÉLÉE DE VAUDEVILLES;

---

---

SCÈNE PREMIÈRE.

MICHAU, *seul, portant sur son épaule une traverse de lit.*

Où donc est maître Adam ? je venais lui montrer mon ouvrage. Il est sans doute à sa cave ; c'est-là un homme heureux ; débarrassé d'une femme qui le faisait enrager du matin au soir , il a un bon commerce de menuiserie, de bons vin, de bons amis, une charmante fille , et il fait des chansons, qu'on chante jusqu'à Paris.

AIR : *Vive le vin , vive l'amour.*

Je le vois laissant le rabot ;  
Prendre la plume au moindre mot ;  
C'est moi que le travail accable.  
Que son destin est agréable !  
Chéri , fêté dans tout Nevers ,  
Il a plutôt fait tous les pieds d'un vers  
Que je n'ai fait ceux d'une table.

Ce qui me console , c'est que Babet , lorsqu'elle est ici , vient quelquefois dans la boutique ; et quand elle est absente , comme à présent, on y songe tout en travaillant.

AIR : *sans le savoir.*

Il est joli l'objet que j'aime ,  
Pour faire le bonheur suprême  
Dans Babet tout est réuni.  
Doux regard , aimable sourire ,  
Taille légère , teint fleuri ,  
Et ses pieds mignons qui font dire :  
Il est joli.

A

S C E N E I I.  
MAITRE ADAM, MICHAU.

A D A M, *chantant dans la coulisse.*

( 1 ) » A U S S I T O T que la lumière  
» Vient redorer nos côteaux ».

M I C H A U.

C'est lui, la joie l'annonce.

A D A M, *continue.*

» Je commence ma carrière  
» Par visiter mes tonneaux,  
» Ravi de revoir l'aurore  
» Le verre en main je lui dis..... »

Ah ! ah ! bon jour Michau.

M I C H A U.

Est-ce là ce que vous lui dites ?

A D A M.

Tu sais le reste ; tiens goûte ceci.

M I C H A U.

Voyez auparavant ; je me suis occupé du lit de ces jeunes gens  
à la nôce de qui vous êtes allé, il y a quelques mois.

A D A M.

Je sais.

A I R : *Vaudeville des Visitandines.*

Tu deviendras bientôt habile  
Ton ouvrage ne va pas mal.

M I C H A U.

J'ai pris le bois le moins fragile  
Car c'est pour un lit conjugal.

A D A M.

Le bois, dis-tu, le moins fragile ;  
Il le faut moins fort que tu crois.  
Vas, deux époux après six mois  
Dorment d'un sommeil bien tranquille.

M I C H A U.

Sitôt que cela : après tout l'ouvrage n'en paraîtra que meilleur.

( 5 )

A D A M.

Donne-moi donc ton avis sur ces deux sortes de vins.

M I C H A U.

Est-ce qu'on ne les goûterait pas mieux au tonneau qu'à cette petite fiole ?

A D A M.

Le gaillard ! on voit bien....

M I C H A U.

Que j'ai pris des leçons de vous ; n'est-ce pas ?

A D A M.

J'en donne quelquefois de bonnes.

M I C H A U.

Oui , oui , sans aller plus loin qu'avant hier. Eh ! ça allait bien ; trinque par-ci , trinque par-là ....

A D A M.

A I R : *Mon père étoit pot.*

Mon ami ne confonds-tu pas ,

Car dans cette journée

Non.... je n'ai fait qu'un seul repas

Et dans la matinée.

M I C H A U.

Qu'un seul , franchement ?

A D A M.

Oui , sincèrement.

M I C H A U.

C'est-là ce que j'ignore ;

Mais sans me tromper ,

Quand j'allai souper

Vous déjeûnés encore.

A D A M.

Eh bien , je croyais que nous nous étions séparés avant midi.

M I C H A U.

A I R : *Nous sommes précepteurs.*

La nuit souvent vous a surpris

Faisant des méprises pareilles.

A D A M.

Que veux-tu !

On ne compte avec ses amis

Ni les instans , ni les bouteilles.

M I C H A U.

Il y a donc encore des projets pour aujourd'hui ?

A D A M.

Hier au soir ma fille est revenue de vendanges...

M I C H A U, *vivement.*

Mademoiselle Babet est de retour ?

A D A M.

Ma belle-sœur, qui lui tient lieu de mère, me l'a ramena après que tu fus parti... Goûte donc ce vin... et j'ai aujourd'hui à souper un jeune Parisien qui leur a rendu des soins à la campagne.

M I C H A U, *rendant le verre.*

Je n'aime pas celui-là.

A D A M.

Et celui-ci.

M I C H A U, *à voix basse.*

Babet lui donnerait-elle la préférence ?

A D A M.

Tu lui donnes la préférence ; il est pardi bon ; c'est-un des deux tonneaux , tu sais bien , qui me viennent du prix de cette belle boiserie....

M I C H A U.

Oui, c'est la boutique qui meuble la cave.

A D A M.

A I R : *du vaudeville d'Epicure.*

De fumée on ne saurait vivre ,  
Ici bas il faut un métier ;  
Le Dieu qu'au Pindé j'aime à suivre  
Fut Maçon , je suis Menuisier.  
Qui marche au temple de mémoire  
A besoin de boire en chemin ,  
La lyre me donne la gloire ,  
Le rabot me fournit le vin.

M I C H A U.

Et vous allez tirer du meilleur pour ce beau monsieur.

A D A M.

J'y joindrai même une bouteille de vin de Condrieu , qui me vient de mon vieux ami , le poète Meynard ; je voudrais , puisqu'il doit passer ici en allant prendre les eaux , qu'il arrivât avant la fin de la feuillette.

( 7 )

M I C H A U.

Qu'il se dépêche ; car vous allez vite en besogne.

A D A M.

Sais tu pourquoi ?

A I R : *Complainte de Montjourdin.*

Si l'on voit dès le grand matin  
Nos beaux esprits boire à plein verre ,  
Mon ami, c'est que le bon vin  
Des bons vers est toujours le père.  
Quand Bacchus m'a fait la leçon  
Avec les Muses je m'escrime ;  
Ce n'est qu'en perdant la raison  
Que j'apprends à trouver la rime.

( *Il s'en va.* )

---

## S C E N E I I I.

M I C H A U , *seul.*

U N jeune Parisien, protégé par la tante, et qui leur a rendu des soins ; ça sent l'amoureux ; c'est bien fait pour m'inquiéter ; Babet serait-elle capable ?....

A I R : *du vaudevilliste des chasseurs et la laitière.*

Par des allarmes indiscrettes  
Voudrois-je offenser sa candeur ;  
L'amour-propre fait les coquettes ;  
Et Babet ne suit que son cœur.  
On dit pourtant que toute fille  
Aimant sans cesse à voltiger,  
Semblable au papillon léger ,  
Se laisse prendre à ce qui brille.

---

## S C E N E I V.

B A B E T et M I C H A U.

B A B E T , *qui est censée avoir entendu les derniers vers du couplet.*

VOILA donc comme vous nous traitez , monsieur le jaloux ?

M I C H A U.

Ah ! Babet, et que je suis aise de te revoir !

B A B E T.

J'ai tout entendu.

M I C H A U.

C'est des autres que je parlais.

B A B E T.

Cependant, j'y suis aussi pour quelque chose.

M I C H A U.

Mais écoute donc...

B A B E T.

Je te vois venir.

M I C H A U.

Ce monsieur de Paris, avec qui tu arrives de vendanges....

B A B E T.

Il ne te cache pas que ma tante fera tous ses efforts pour arranger ce mariage

M I C H A U.

Et tu y consentirais !

B A B E T.

Ta jalousie le mériterait bien.

M I C H A U.

Mais pourquoi ce rival ? comment s'est-il trouvé-là ? d'où vient-il ? quel est-il ?

B A B E T.

C'est le fils d'un ancien bailli des environs de Moulins, de qui ma tante a reçu des services ; elle le croit riche ; et comme elle n'a que moi d'héritière, elle assurerait tout son bien.

M I C H A U.

Tout son bien ! c'est quelque chose.... non, ce n'est rien. Dis-moi un peu, quel est le personnage ?

B A B E T.

AIR : *Courons de la blonde à la brune.*

Peu de sens, orgueil extrême,  
Souvent fat et toujours sot ;  
De Paris et de lui-même  
Vous parlant à chaque mot.  
Couvrant d'un grand étalage  
Son petit air très-commun,  
Noyant dans le verbiage  
Son esprit tout d'emprunt ;  
En s'admirant,  
Il va tout censurant,  
Important,  
Arrogant,  
Suffisant,  
Et pédant,  
Tel est le personnage.

M I C H A U.

Je respire ; si c'est-là un portrait flatté, je suis curieux de voir l'original.

B A B E T.

Et moi, au contraire, je voudrais ne plus le voir.

M I C H A U.

Va, va laisse-le se montrer ; plus il se fera connaître, moins il sera du goût de maître Adam, qui est trop l'ami de la simplicité et de la franchise.

B A B E T.

J'espère bien comme toi . . . . cependant . . . .

M I C H A U.

Il me vient une idée ; si j'en faisais toucher un mot par mon oncle Ragueneau, le pâtissier.

B A B E T.

Justement, il est son ami et son confrère en poésie.

M I C H A U.

Oui, il fait des pâtés et des vers ; en buvant le petit coup, en disant le petit couplet, ça peut s'arranger.

B A B E T.

Je le désire . . . . mais on frappe. ( on frappe. )

M I C H A U.

Peste soit de l'importun, je n'ai pas pu seulement prendre un petit baiser en gage de raccommodement.

B A B E T, *se dégageant des bras de Michau.*

Mais va donc, on frappe toujours.

## S C E N E V.

Les précédens, C O U S I N E T.

C O U S I N E T, à Michau.

M O N ami, annoncez Jean de Cousinet, fils du bailli Pierre-Claude-Gilles de Cousinet.

M I C H A U.

Mademoiselle, voilà monsieur Jean. . . . Jean. . . .

C O U S I N E T.

Pardon, mademoiselle Babet, si je me présente devant vous en habit du matin ; c'est qu'à Paris. . . .

B A B E T.

Vous êtes toujours le même à mes yeux.

M I C H A U.

Que cela ne vous gêne pas ; moi je garde ordinairement mon habit du matin , tenez , jusqu'à dix heures du soir.

C O U S I N E T.

Il faut savoir ce que c'est que l'usage ; d'ailleurs , j'étais si pressé....

A I R : *Guillet un jour.*

Pour dire quel est le délire  
Qui s'est emparé de mes sens ,  
Pour dire quel est mon martyre ,  
Pour dire tout ce que sens ,  
Pour dire à quel point je soupire ,  
Pour dire jusqu'où va l'empire  
Que votre cœur a sur le mien ...  
J'ai tant de choses à vous dire ,  
Que je ne puis vous dire rien.

M I C H A U , *à part.*

Je ne savais pas qu'on eut besoin d'en dire si long , pour dire qu'on ne dit rien.

C O U S I N E T.

Vous ne répondez point , ma charmante....

M I C H A U.

Vous avez dit , que vous ne disiez rien.

C O U S I N E T.

Il faudrait renvoyer ce garçon ; qu'est-ce que c'est?...

B A B E T.

C'est l'apprentif de mon père , et nous le voyons.... et il le voit avec plaisir.

C O U S I N E T.

Un apprentif ! j'entends. Cela ne tire pas à conséquence ; parlez , est-ce que votre cœur n'a pas senti cette sympathie , ces étincelles d'un feu dévorant , qui brûle.... qui.... enfin.

M I C H A U.

Oh ! je le sens bien ce que vous voulez dire.

C O U S I N E T , *lui frappant sur l'épaule.*

Bien... Bien.

B A B E T.

AIR : *Lison chantait dans la prairie.*

Aimer est une loi suprême,  
Il faut la subir une fois.  
Le mal n'est pas dans l'amour même,  
Il n'est que dans un mauvais choix.  
Les soins d'un amant sage et tendre  
Sur mon cœur ont acquis des droits,  
Et celui qui sut le surprendre  
A son tour... (bis) Doit ici m'entendre.

C O U S I N E T.

Oui, mon adorable, je vous entends. . .

M I C H A U.

Je l'entends bien aussi moi.

C O U S I N E T, *se jettant à ses genoux.* . .

Souffrez qu'à vos genoux.

M I C H A U, *l'imitant.*

C'est cela; la sympathie me gagne, je n'y tiens pas, je me joins à vous.

(*il baise la main de Babet, tandis qu'elle retire l'autre à cousinet.*)

B A B E T,

Mais relevez-vous donc; je ne me suis que trop expliquée.

C O U S I N E T.

C'est charmant, d'honneur, c'est charmant. . . Ce garçon a aussi des momens heureux. . . (à part) Si je pouvais l'éloigner. . . (haut) Ne conviendrait-il pas qu'il allât prévenir le beau-père?

B A B E T.

J'y cours.

C O U S I N E T.

Mais ce n'est pas vous.

B A B E T.

Il m'en voudra de ne l'avoir pas déjà averti moi-même, et de l'avoir privé trop long-tems. . . (elle sort.)

C O U S I N E T.

Du plaisir de me voir... (à part) Voilà une femme comme il m'en faut.

M I C H A U.

Moi, je vais à la boutique me remettre à l'ouvrage.

## SCENE VI.

COUSINET, MICHAU.

COUSINET, *retenant Michau.*

MON ami , continué de bien travailler , et lorsque nous serons établis , vous aurez notre pratique.

MICHAU.

Quelquefois on se flatte d'avance , et puis...

COUSINET.

Je vous tiendrai parole , nous n'aurons d'autre menuisier que vous. Quand on se sent né pour les beaux arts , on aime à encourager le talent , dans tous les genres. C'est mon faible.

MICHAU.

AIR: *Daignez m'épargner le reste.*

Si jamais vous êtes l'époux  
De Babet , si douce , si belle ,  
Oh ! combien je serai jaloux...  
De prouver l'ardeur de mon zèle ,  
De moi vous serez très-content  
Très-content , je vous le proteste ;  
Mais tout est si cher à présent ,  
Fournisez le bois seulement.

COUSINET.

Allez : j'en aurai de reste.

MICHAU.

A la bonne heure. C'est accommodant.

## SCENE VII.

COUSINET, *seul.*

UN homme d'esprit comme moi , un favori des Muses , épouser la fille d'un menuisier ! Qu'en dira tout Paris ? Mais quand on n'est pas riche , car enfin , mon père est ruiné , personne ici ne s'en doute ; il ne faut pas perdre de vue ce que la tante , à qui l'on ne déplaît pas , m'a dit encore hier au soir : « Mon ami , je n'ai que ma nièce pour héritière , et un beau-père comme maître Adam , c'est de quelque considération ». Preuve , qu'il a des écus.

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Le bonhomme , sur ma parole ,  
Dira : soyez le bien venu ,  
Avec de l'esprit on engeole  
Ces gens qui n'ont jamais rien vu.  
A l'homme de ma sorte  
Vite on ouvre la porte ,  
On le reçoit par-tout avec transport ,  
Ici je viens , je plais , j'emporte  
Fille charmante et coffre fort.  
Qui , je crois déjà  
Tenir tout cela ;  
Combien d'or voilà ,  
Que d'appas sont là ,  
Vraiment... ( *ter.* )

Le beau-père est dans mes filets ; je me présente , je lui tourne un compliment très-délicat , il m'examine , ma tournure le frappe , ma conversation l'enchanté , et se jettant à mon col , il s'écrie.

Mon gendre , ( *bis.* ) Est un garçon charmant.

---

## SCENE VIII.

A D A M , C O U S I N E T .

A D A M , *lui frappant sur l'épaule.*

A H ! ah ! de la joie , c'est ce que j'aime . Nous aurons bientôt fait connaissance ?

C O U S I N E T , *à part.*

Il est familier le beau-père.

A D A M .

Michau , un mot.

---

## SCENE IX.

Les précédens , M I C H A U .

M I C H A U .

M E voici , notre maître.

A D A M .

Va voir à la messagerie si personne ne m'a demandé , ensuite à la poste s'il n'y a pas de lettres pour moi , delà chez ton oncle

Ragueneau , à qui tu diras que nous voulons passer une journée agréable , et que je compte sur quelque chose de sa façon.

M I C H A U.

La messagerie... la poste... quelque chose de sa façon ; j'y cours, et je vous laisse avec monsieur Jean de Cou... Cou... ( *il court.* )

## S C E N E X.

A D A M , C O U S I N E T.

A D A M.

IL est un peu neuf , mais du reste assez bon diable. Eh bien ! les vendanges ?

C O U S I N E T.

J'y étais avec la charmante , l'adorable , la céleste Babet.

A D A M.

Adorable , céleste ! langage d'amoureux !...

C O U S I N E T.

Que l'on oublie avec l'âge , convenez-en.

A D A M , à part,

Le compliment est galant. ( *haut* ) Quoique je ne sois plus jeune , je jouis encore à ma manière.

A I R du vaudeville de Tom-Jones.

J'aime à parer d'une rose nouvelle ,

( 2 ) Epicure ainsi que Zenon.

J'aime à donner aux Graces leur chapelle  
Dans le temple de la raison.

Lorsque le goût dans ma maison l'amène ,

Le plaisir est toujours prié ,

Je fais asseoir le bon Silène

Entre les arts et l'amitié.

C O U S I N E T , à part.

Le beau-père fait de l'esprit , c'est bon , il trouvera à qui parler : avec de la mémoire , on fait de l'esprit tant qu'on veut.

A D A M.

Ma franchise vous étonnera peut être , mais me voilà , et puisque nous devons vivre ensemble , j'aime à me faire connaître d'abord tel que je suis.

C O U S I N E T. *se rengorgeant.*

Il est des personnes qui ne peuvent que gagner à être connues.

A D A M.

Mon caractère à moi, c'est la gaité; je tiens à la petite chanson; elle est par-tout de mise, à table avec ses amis, et même dans un heureux tête-à-tête.

C O U S I N E T.

Sans doute, ... certainement... car... assurément...

A D A M.

A I R : *Des simples jeux de son enfance.*

Si quelquefois l'ennui projette  
De troubler un joyeux festin,  
On entonne une chansonnette,  
La gaité reparaît soudain.  
Si quelquefois l'amour sommeille  
Auprès de celle qui lui plaît,  
La chansonnette le réveille;  
Doux baiser suit tendre couplet.

C O U S I N E T.

On voit bien que vous avez été jeune dans votre jeunesse.

A D A M.

J'ai commencé par-là.

C O U S I N E T.

Mais à propos de jeunesse, votre belle sœur...

A D A M.

Ma belle sœur ! qui a soixante ans bien sonnés...

C O U S I N E T.

C'est que... n'est-ce pas la tante de mademoiselle Babet ?

A D A M.

Sans doute, ma fille est nièce de ma sœur.

C O U S I N E T.

Nous y voilà.

A I R : *Le connais-tu ma chère Léonore.*

Par sa douceur toujours jeunesse brille ;  
Qu'il serait doux de vivre auprès de vous !  
Tout est si doux dans votre aimable fille,  
Que votre gendre aurait un sort bien doux.

( *à part.* ) C'est à peu près ce que je devais dire.

A D A M.

( *à part.* ) Quel diable de galimathias... ( *haut.* ) Parlons tout naturellement, vous êtes garçon, ma fille vous a paru gentille...

## COUSINET.

C'est que le trait rapide que l'amour a lancé profondément dans mon cœur. . . .

A D A M.

Tenez, vous soupés avec nous, ma sœur viendra faire la petite partie, nous en parlerons.

COUSINET.

En ce cas je vais mettre ordre à ma toilette, car je suis à faire peur.

A D A M.

Vous ne serez pas mieux.

COUSINET.

Pardonnez, je sais le monde; mes parens, qui n'ont rien négligé pour mon éducation, m'ont envoyé de Bourges à Paris où j'ai passé six semaines, et c'est-là que j'ai cherché à me former.

A D A M.

Dans six semaines!

COUSINET.

Oui, certes; oh! je n'ai pas perdu mon temps.

A D A M.

C'est être expéditif.

COUSINET.

A I R : *Mon honneur dit, etc.*

Sans trop vanter mon talent poétique,  
Je tourne bien sonnet et madrigal,  
Je me connais en histoire, en physique  
Et des beaux arts ne raisonne pas mal.  
Vive Paris! là mon heureux génie  
Des fruits du goût savourait la primeur,  
J'allais dîner près de l'académie,  
Et je soupais avec son imprimeur.

A D A M.

Manière assez douce de s'intruire. Je vois dans tout cela que vous faites des vers; j'en suis bien aise, ma sœur ne m'en avait rien dit.

COUSINET.

Elle ne m'avait pas dit non plus que vous les aimiez; je ne vous croyais occupé que de votre rabet.

A D A M.

Quelquefois aussi. . . (à part.) Ne nous trahissons pas.

COUSINET.

Modestie à part, vous trouverez dans mes vers ce qui s'appelle  
du

du feu, de la saillie, de la verve; enfin vous serez content ?..  
( à part. ) Il aime les vers, je suis son homme, il doit être en-  
chanté de moi,

A D A M.

Est-ce déjà quelqu'impromptu que vous méditez-là !

C O U S I N E T.

Effectivement, une pensée assez ingénieuse... je reviens dans le  
quart-d'heure

---

S C E N E X I.

A D A M, seul.

IL ne manque pas de présomption.

A I R : *Sainte Modeste.*

Dans la jeunesse  
On croit faire tout bien,  
C'est une ivresse,  
On ne doute de rien.  
Mais que faire à cela !  
Contre cet âge-là,  
Si nous grandons sans cesse,  
Qui nous supportera  
Dans la vieillesse !...

Après tout, nous ne serons pas mal ensemble, puisqu'il versifie;  
j'ai pourtant bien fait de ne pas lui dire que je m'en mêlais aussi.

( Il se met à l'ouvrage et travaille pendant la ritournelle de l'air  
suivant, ensuite il chante. )

A I R : *Ça n'se peut pas.*

Tandis qu'au travail je m'applique;  
Si pour ce souper, cependant  
Je servais un mets poétique...  
Oh ! voilà mon feu qui me prend...  
Je puis, lorsqu'Apollon m'a initié,  
Laisser-là rabot et compas ;  
Mais quitter le vin et la rime,  
Ça n'se peut pas, ça n'se peut pas.

Ah ! parbleu, voilà le refrain et l'air tout trouvés :

Ça n'se peut pas, ça n'se peut pas.

( Il laisse son établi et s'assied près d'une table. )

S C E N E X I I .  
A D A M , M I C H A U .  
M I C H A U .

N O T R E maître , il n'y a point de lettre à la poste , il n'y a personne à la messagerie....

A D A M , *révant.*

Ça n'se peut pas , ça n'se peut pas.

M I C H A U .

Mais si , puisque j'en reviens ; mon oncle Ragueneau le pâtissier viendra , c'est bien sûr.

A D A M .

Ça n'se peut pas , ça n'se peut pas.

M I C H A U .

Comment , vous ne m'entendez donc pas.

A D A M .

Eh bien ! Qu'est-ce que tu dis ? voyons.

M I C H A U .

Je dis qu'il n'y a point de lettre pour vous , je dis que personne ne vous a demandé , je dis que Ragueneau viendra , je dis que j'aurais bien encore quelque chose à vous dire.

A D A M .

Allons , parle.

M I C H A U .

Vous savez que mademoiselle Eabet... non , ce n'est pas cela. Vous savez que mon père était un brave Meunier , qui n'a jamais fait de tort à personne.

A D A M .

Ça n'se peut pas , ça n'se peut pas.

M I C H A U .

Et ma mère une honnête femme.

A D A M .

Ça n'se peut pas , ça n'se peut pas.

M I C H A U .

Comment , ma pauvre mère ! Mais qu'est-ce qu'il dit donc ? il a le diable au corps.

A D A M , *le saisissant au collet.*

Je le tiens , je le tiens.

M I C H A U .

Quoi donc ?

A D A M .

Mon couplet.

A I R : *Ça n'se peut pas.*

De la raison il n'est personne  
Qui ne s'écarte fréquemment.  
À l'amant l'hymen la redonne,  
Au joueur un revers la rend.  
En vieillissant le petit-maitre  
Cesse d'être fou . . . .

M I C H A U , *achevant l'air.*

Mais , hélas !  
Qu'un poëte cesse de l'être ,  
Ça n'se peut pas , ça n'se peut pas.

A D A M , *riant.*

Je n'aurais pas mieux fini.

M I C H A U .

Eh bien ! ça m'est venu sans chercher.

A D A M .

Allons , va reprendre le lit de ce laboureur , je l'ai promis pour ce soir.

M I C H A U .

Et mademoiselle Babet . . . ce que je vous disais tout-à-l'heure.

A D A M .

Tu iras l'aider quand il sera tems. Aussi bien j'entends ton oncle Ragueneau.

---

## S C E N E X I I I .

Les précédens , R A G U E N A U .

M I C H A U , *en s'en allant.*

N'oubliez pas, mon oncle, de glisser un petit mot de mademoiselle Babet. Vous savez bien.

R A G U E N E A U .

Sois tranquille.

## SCÈNE XIV.

ADAM, RAGUENEAU.

MICHAU, *allant et venant de la boutique sur la scène.*

RAGUENEAU.

AIR: *Mon cousin l'allure.*

G A I T É , santé, bon vin,  
 Mon voisin,  
 Nargue de la tristesse.

A D A M.

Oui, nargue du chagrin,  
 Mon voisin,  
 Chantons, buvons sans cesse,  
 Mon voisin  
 C'est éloigner, la vieillesse,  
 Mon voisin,  
 Que de bannir la tristesse.

R A G U È N E A U.

Tu m'as fait demander du bon, je t'apportais ce que j'ai fait de meilleur dans ma vie.

A D A M.

Tant mieux.

R A G U È N E A U.

Tant pis.

A D A M.

Pourquoi ?

R A G U È N E A U.

Je n'ai pas le courage de le dire.

A D A M.

Mais encore.

R A G U È N E A U.

C'est-là un de ces accidens auxquels on ne peut s'attendre.

A D A M.

Calme-toi.

R A G U È N E A U.

Jamais, mon ami, jamais; je l'ai perdu, et je n'ai plus d'espoir.

A D A M.

Il n'y a qu'à en faire un autre.

R A G U È N E A U.

Est-ce que cela se jette au moule ?

A D A M.

Ne fais-tu pas des pâtés tous les jours?

R A G U E N E A U.

Ils'agit bien de pâté ! c'est un sonnet , un sonnet dans le grand genre, que j'ai été huit jours à composer.

A D A M , avec l'air de la dernière affliction.

Un sonnet ! aveugle et barbare destin ! ( éclatant de rire ) Ah ! ah ! ah ! mais on en avait donc enveloppé un pâté, pour engager le public à le lire.

R A G U E N E A U , riant.

Précisément.

M I C H A U.

Qu'ont-ils tant à rire comme des fous.

A D A M.

Tu te mêles donc toujours de rimailleur ?

R A G U E N E A U.

Et toi , n'as-tu pas toujours la manie de poétiser ?

M I C H A U.

Ils sont dans leurs visions poétiques... ( il se retire. )

A D A M.

Moi , c'est différent.

A I R : La Boulangère.

Comme un coffre on fait un couplet,  
On rabotte , on r'habille ;

R A G U E N E A U.

Et quand un vers cloche on y met  
Bien vite une cheville  
On y met  
Bien vite une cheville.

A D A M , riant.

Et toi , avec tes pâtés enveloppés dans tes sonnets...

R A G U E N E A U.

Qu'en veux-tu dire ?

A D A M , même air.

Contre le pâté trop brûlant  
Lorsque le gourmand jure ;  
Un sonnet froid est à l'instant  
L'onguent pour la brûlure,  
L'onguent,  
L'onguent pour la brûlure.

R A G U E N E A U.

Allons, mauvais plaisant.

AIR : *Tout est charmant chez Aspasie.*

Sur les vers en vain tu me railles

Comme toi j'en connais le jeu :

» Avec plus de bruit tu travailles, (*ter.*)

» Je travaille avec plus de feu.

A D A M.

C'est vrai, et quand on se rappellera que nos vers ont été faits dans la boutique d'un Menuisier et dans celle d'un Pâtisier.

R A G U E N E A U.

Tous deux bons vivans....

A D A M.

Tous deux bons amis....

R A G U E N E A U.

On aura pour nous de l'indulgence....

A D A M.

Et peut-être ne nous lira-t-on pas sans intérêt.

R A G U E N E A U.

Sais-tu bien que tu réveilles ma verve poétique.

( *Il s'éloigne en rêvant.* )

A D A M.

Et moi, je sens que mon esprit est électrisé par mon cœur.

( *Il va en rêvant un instant à l'autre extrémité du Théâtre.* )

AIR ; *Du vaudeville des Petits Montagnards.*

Si le Dieu des arts, du génie

Avec les Muses veut un jour

Mêler nos mets à l'ambrosie,

Il viendra les prendre à son four.

( *Montrant Ragueneau.* )

Bon, voilà la moitié de mon couplet.

M I C H A U, *s'approchant de Ragueneau.*

Mon oncle... et mon mariage... Il ne m'entend pas.

R A G U E N E A U, *continuant le couplet.*

Si les Muses veulent aux Graces

Donner quelque joyeux festin,

On les verra prendre leurs places, (4)

Sur des sièges faits de sa main.

( *Montrant Adam.* )

A D A M , *comme revenant à lui.*

Qu'est-ce que nous faisons donc-là ? nous avons l'air de nous boucher.

R A G U E N E A U.

J'arrangais une petite offrande à Apollon. Je mourirai cela.

A D A M.

Tu souperas avec un de ses nourrissons , et comme ce n'est pas ton sonnet que j'attendais , apporte-nous u de tes meilleurs pâtés , et sur tout ta gaité ordinaire.

R A G U E N E A U.

Cela s'entend au moins ; mais dis-moi donc , est-ce que tu ne t'es pas aperçu que ce pauvre Michau aime bien ta Babet ?

A D A M.

Je ne m'en doutais pas , au surplus c'est une affaire arrangée.

R A G U E N E A U.

Tu les maries.

M I C H A U , *revenant sur la scène.*

Je crois pourtant qu'ils en parlent.

A D A M.

( *Ragueneau fait signe avec impatience à Michau de se retirer* )

Non ; ma sœur m'a proposé ce jeune convive que nous aurons , elle prétend que c'est un bon parti ; par le contrat elle assure tout son bien , et Michau . . .

R A G U E N E A U.

Michau n'a rien , je le sais , mais il est laborieux . . .

A D A M , *vivement.*

L'autre fait des vers.

R A G U E N E A U.

Grande raison pour n'en point vouloir , un bon Meusisier vaut mieux qu'un mauvais Poète. Ce n'est pas moi qui l'ai dit , c'est quelqu'un que tu connais bien.

A I R : *Ton humeur est Catherine.*

- ( 5 ) » Dités du Mont Parnasse ,
- » Muses , qui dans l'univers
- » Faites porter la besace
- » A tant de faiseurs de vers ;
- » Je retourne à mes chevilles ,
- » En méprisant vos douceurs ,
- » Espérant d'un jeu de quilles ,
- » Gagner plus que des neuf sœurs.

M'entends-tu ? -

A D A M.

Me voilà pris; mais enfin tu verras le jeune homme. S'il n'épouse pas la fille, ce n'est pas une raison pour ne pas souper avec le père Cours, chercher le pâté et reviens bien vite. En passant dis à Babet que je l'attends ici.

R A G U E N E A U.

Oui, tu me reverras bientôt.

A D A M.

Ecoute donc, Ragueneau, c'est un pâté chaud que nous voulons, ne l'enveloppe pas de tes sonnets.

M I C H A U.

Voilà mon oncle parti, je vais l'attendre dans la rue, pour savoir de quoi il retourne.

---

## S C E N E X V.

A D A M, B A B E T.

A D A M, *avec l'air un peu brusque.*

B A B E T... ici.

B A B E T.

Je suis à vos ordres, mon père.

A D A M.

Le souper avance-t-il? ferons-nous bonne chère?

B A B E T.

On s'en occupe, mon père; mais n'est-ce que pour cela que vous m'appellez?

A D A M.

Et surquoi aurais-je à te parler?

B A B E T.

J'ai cru que l'oncle de Michau...

A D A M.

Oui, je t'entends; mais les propositions de Cousinet, les vues de ta tante....

B A B E T.

Cousinet!

( 25 )

A D A M.

AIR : *Si jamais je prends un époux.*

Sa toilette est d'un goût parfait ,

B A B E T.

Moi je n'aime pas la parure ;

A D A M.

Dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait  
L'art brille. . . .

B A B E T.

J'aime la nature.

A D A M.

De toi , je le crois amoureux ;

B A B E T.

Un fat ne chérit que lui-même :  
Et c'est du secret d'être d'eux  
Que naquit le bonheur suprême.

A D A M.

Où en a-t-elle donc tant appris ?

B A B E T.

Dans vos écrits, mon père.

A D A M.

Ma belle-sœur n'avait pourtant fait entendre que Cousinet ne  
te déplaisait pas.

B A B E T.

Elle aura sans doute pris son goût pour le mien, et lui, de sim-  
ples politesses pour de l'amour.

A D A M.

Tu n'en veux donc pas, décidément, là, une fois, deux fois, tu  
n'en veux pas. . . ?

B A B E T.

Est-ce que je vous fâcherais si je disais : non ?

A D A M.

Comment ; si tu disais : non. . . .

AIR : *La lumière la plus pure.*

C'est ainsi qu'avec sa fille  
Un père ordonne aujourd'hui,  
Et chacun dans sa famille  
Est le maître, excepté lui,  
Il faut que son caractère  
S'arme à propos de rigueur ;  
Et puisque je suis ton père. . . .  
Je ne puis forcer ton cœur.

B A B E T.

Ah ! mon père . . . ( elle l'embrasse )

A D A M.

Cependant, fais encore tes réflexions ; ta tante viendra, et si je puis la déterminer . . . Mais que veut Michau.

---

## S C E N E X V I.

Les précédens , M I C H A U , *accourant.*

M I C H A U.

A I R : *en quatre mots.*

J E viens de voir un homme assez pensif,  
Cheveux blancs mais le regard vif,  
Sur un cheval poussif.

J'ai vu la foule attentive  
Suivre en sa marche tardive  
Son coursier rétif.

Lors il vous nomme ; et mon œil attentif,  
Dans son air expressif,  
Du cœur voit le motif ;

Il vous aime au superlatif  
C'est un fait positif.

A D A M.

Ce ne peut être que mon ami Maynard. Courons l'embrasser. Babet, va vite achever de tout préparer ; et toi, Michau, prends soin de sa monture ; c'est sous lui le cheval Pégase.

M I C H A U.

Mais, tenez, le voici.

---

## S C E N E X V I I.

A D A M , M A Y N A R D.

A D A M.

Q U E j'ai donc de plaisir à voir notre bon ami !

M A Y N A R D.

C'est de tout mon cœur aussi que j'embrasse le Virgile au rabet. Il y a longtems que nous nous connaissons.

A D A M.

On ne s'en aime que davantage.

M A Y N A R D.

AIR : *La foi que vous m'avez promis :*

La légèreté prit naissance  
Autrefois au sein des amours ;  
L'amitié créa la constance  
Je suis ami : c'est pour toujours.  
Les fleurs meurent à peine écloses ,  
Quand l'amour seul est de moitié.  
En tout tems on cueille des roses ;  
Dans le jardin de l'amitié.

A D A M.

Nous en cueillerons long-tems encore.

M A Y N A R D.

On ne peut guère s'en flatter , quand on est , comme moi , réduit  
à recourir aux médecins.

AIR : *Comment goûter quelque repos.*

Ami , l'âge afaiblit mes yeux ( 6 )  
Et toute ma chaleur me quitte ,  
Sur le rivage du Cocyte  
Je verrai bientôt mes ayeux :  
Las d'espérer et de me plaindre  
Des Muses , des grands et du sort ,  
Sous mon toit j'attendrai la mort  
Sans la désirer ni la craindre.

A D A M.

Maynard , c'est songer trop tôt à dégel. Les Parques ont de  
quoi filer encore.

M A Y N A R D.

J'y compte peu ; en allant aux eaux , j'ébuis tout naturellement  
au médecin.

A D A M.

Ton docteur n'est qu'un ignorant. J'ai une meilleure recette.

AIR : *Du lendemain.*

Prends contre la sciaticque ( 7 )  
Deux Brocs de jus de sarment ,  
Mets-en où la douleur pique ,  
Bien chaud , deux doigts seulement.  
Bientôt au jus de la treille ,  
Ta douleur va s'adoucir . . .  
Puis acheve ta bouteille  
Pour te guérir.

M A Y N A R D.

Et l'autre Broc !

A D A M.

Pour celui-là , c'est le médecin qui le boira à la santé du malade; nous en ferons l'expérience tout-à-l'heure. Dis-moi : que font nos amis , nos confrères en Apollon ?

M A Y N A R D.

Ils courent toujours avec succès dans la carrière. . . A propos, graces à toi , ils ont enrichi la langue d'un nouveau mot.

A D A M.

Je serai pour quelque chose dans le dictionnaire.

M A Y N A R D.

Fin de l'air : *Non je ne ferai pas.*

Depuis qu'un Menuisier se mêle à nos concerts

( 8 ) On ne dit plus limer , mais rabotter des vers.

A D A M.

Et que fait le jeune Corneille , à qui je dois ce sonnet flatteur où il prétend que la métempsycose a transformé pour moi la lyre d'Orphee en une varloppe ? ( 9 )

M A Y N A R D.

Il vient de donner une pièce étonnante. Malgré ses détracteurs et quelques défauts, sans doute , rien n'est beau comme le Cid. ( 10 )

A D A M.

Ce sera un jour le Grand Corneille.

M A Y N A R D.

Sais-tu que c'est une grande vérité que tu viens de dire-là !

A I R : *Avec les yeux dans le village.*

Les états ont leur décadence,  
Mais Corneille toujours vivra ;  
A l'univers , toujours la France  
Avec fierté le montrera.  
De ses rivaux que peut-il craindre ?  
Leur gloire , ajoute à ses succès ;  
Il créa l'Art , on peut l'atteindre,  
Mais pour le surpasser , jamais.

---

## S C E N E X V I I I.

Les précédens , R A G U E N E A U.

R A G U E N E A U.

T E voilà bien gai , voisin ; qu'y a-t-il donc de nouveau ?

A D A M.

Comment n'être pas joyeux , l'ami Maynard est arrivé ?

R A G U E N E A U , ôtant son bonnet de coton.

Monsieur Maynard , ce poète célèbre ! ...

A D A M , à Maynard.

C'est Ragueneau dont je t'ai parlé

M A Y N A R D.

Ragueneau ! je le connais par tes lettres et par ses vers.

R A G U E N E A U.

Je ne me croyais connu que par mes pâtés.

M A Y N A R D.

Son nom est à côté du tien dans le recueil de tes Chevilles.

A D A M , étonné.

Le recueil de mes Chevilles !

## S C E N E X I X.

Les précédens , M I C H A U , *apportant un livre bien relié.*

M I C H A U.

TENEZ , notre maître , voilà un livre qu'on a laissé dans la cuisine , on demande si ce n'est pas le cuisinier français ?

M A Y N A R D.

Il est bon là ; va , mon ami , ce cuisinier-là en vaut bien un autre.

R A G U E N E A U.

En ce cas , c'est de mon ressort... ( *il lit.* ) *Les chevilles de maître Adam , Menuisier de Nevers ( 11 )*

A D A M.

Mes œuvres ! moi , imprimé.

R A G U E N E A U.

Avec son portrait !

M I C H A U.

Le portrait de notre maître ! je veux le voir. Oh ! comme il est ressemblant ; mais il y a de l'écriture au bas. Déchiffrés-nous cela , vous , mon oncle , qui lisez tout courant.

RAGUENEAU, *chante.*

AIR : *Nous sommes précepteurs d'amour.*

Lorsque tu liras ce recueil,  
Souviens-toi bien, race future,  
Qu'il n'est pas le fruit de l'orgueil,  
( 12 ) Mais l'ouvrage de la nature.

A D A M.

Mon ami, qu'est-ce que la race future a de commun avec  
mes ouvrages ?

M A Y N A R D.

AIR : *Du serin qui se fait envie.*

Ton nom , au temple de mémoire ,  
J'en réponds , se lira toujours ;  
Il y partagera la gloire  
De Marot et des Troubadours.  
Poète joyeux et facile ;  
En tout tems tu seras cité  
Comme un père du Vaudeville ;  
Comme un modèle de gaité.

A D A M.

Et Ragueneau.

M A Y N A R D.

Voilà son nom à côté du tien, avec le bon sonnet qu'il t'a  
adressé.

M I C H A U.

Mon oncle imprimé tout vivant ! quel honneur pour son neveu.

R A G U E N E A U.

Oui , me voilà tout moulé.

M I C H A U.

Mais il n'y a plus de difficulté , puisque vous êtes imprimés  
tous deux , je puis bien épouser sa fille.

M A Y N A D.

Pas le mot à dire à cela.

A. D A M , à Michau.

Va presser le diner , mets le couvert. Et dès que Cousinet  
entrera. . . . .

---

SCENE XX.

Les précédens , moins MICHAU.

MAYNARD.

QUEL est ce Cousinet?

A D A M.

Un jeune homme , que ma sœur voudrait marier à ma fille.

R A G U E N E A U.

S'il faut en croire Michau. . . .

A I R : *Accompagné de plusieurs autres.*

D'un fat il a tous les traversat.

A D A M.

Il se dit bon faiseur de vers

R A G U E N E A U.

Oui , bon faiseur comme tant d'autres.

A D A M.

Nous allons bientôt en juger ;  
S'il les fait mal , pour nous venger  
Nous lui réciterons les nôtres.

R A G U E N E A U , *prenant le livre.*

Voisin , tu as de quoi te venger amplement.

A D A M.

Ne laissons pourtant pas appercevoir que nous sommes du  
métier. Le voici.

---

SCENE XXI.

Les précédens , COUSINET , MICHAU ,

B A B E T , *mettant le couvert.*

COUSINET , *entre en chantant.*

*Fin de l'air : Paissez dans la prairie.*

QUEL plaisir charmant !

Je vais revoir ce que j'adore

Quel plaisir charmant ! . . .

Je viens un peu plus tard , cher beau-père , mais il m'a fallu réparer  
le désordre de ma toilette ; j'étais à faire pitié.

M A Y A R D.

Je crains bien qu'il n'y ait que l'habit de changé.

R A G U E N E A U.

Pour moi , je devrais aller quitter mon tablier de pâtissier.

A D A M.

Bah ! n'est-on pas toujours bien avec ses amis et ses voisins.

C O U S I N E T.

Monsieur, est donc pâtissier.

R A G U E N E A U.

Pour vous servir.

C O U S I N E T.

Enchanté, ravi. J'aime les pâtissiers à la folie, car j'aime les pâtés à la fureur.

A I R : *De joye.*

Dans une ville quand je viens  
J'en veux, quoi qu'il en coûte,  
A Nevers les pâtés d'Amiens  
Se fabriquent sans doute.

M A Y N A R D.

La question est assez drôle.

A D A M, à *Ragueneau*, qui se détourne pour rire.

Réponds donc, fabriques-tu des pâtés d'Amiens.

R A G U E N E A U, reprenant le couplet.

Ce ne sont pas ceux que je sers,  
Non, mais en récompense  
C'est moi qui fabrique à Nevers  
Les jambons de Mayence.

M A Y N A R D.

Pas mal riposté.

A D A M.

Pâté ou jambon, j'ai là pour les arroser du vin qui me vient de mon ami, et que vous trouverez excellent.

C O U S I N E T.

Monsieur fait des pâtés, et Monsieur est marchand de vin...  
(à part.) Il est bon de savoir avec qui l'on est.

M I C H A U.

Il prend le poète pour un cabaretier.

A D A M.

Nous n'attendons plus personne. Vite, Michau, approchons la table; la vieillesse à ma droite, la jeunesse à ma gauche.

C O U S I N E T.

COUSINET.

J'aurai près de moi la toute aimable Babet.

MICHAU.

Et moi aussi, mais. . . le côté du cœur.

BABET.

Mon père a bien arrangé cela.

COUSINET.

Charmante.

ADAM.

Tandis que je ferai les honneurs du pâté, Babet, fais ceux de la bouteille. Le vin est l'ame d'un repas.

COUSINET.

Oui, c'est comme cela que commence un petit couplet de ma composition, dont il faut que je vous régale.

MAYNARD, à Ragueneau.

Mais vous en avez fait un pareil ?

RAGUENEAU.

C'es peut être le même.

COUSINET.

ATR : *Je n'ai pour toute maison.*

- (13) » D'un repas l'ame est le vin ;  
» Buvons, le tems nous y convie ;  
» Que savons-nous si demain  
» Est un des jours de notre vie.  
» Le but où visent nos desirs  
» Est d'écarter les déplaisirs ;  
» Pieds sous la table et verre en main  
» Est-il un plus heureux destin !

RAGUENEAU, *ôtant son bonnet.*

A cause de la connoissance, il faut être honnête.

( *tout le monde l'imité.* )

COUSINET, *saluant à son tour.*

Vous êtes trop bons, ce n'est qu'une bagatelle.

MICHAU.

C'est comme cela quasi, que les fait mon oncle.

BABET.

Puisque le vin vous inspire si bien, encore un petit verre. Comment le trouvez-vous ?

C

C O U S I N E T.

Versé par Hébé, mon palais n'en a pas savouré de meilleur à Paris.

M A Y N A R D , à part.

Quel jargon !

A D A M.

Il a pourtant appris tout cela dans six semaines à Paris.

C O U S I N E T.

Mon heureuse étoile m'y avait jetté dans la meilleure compagnie.

A D A M.

Vous y avez connu quelques Gens de Lettres ?

C O U S I N E T.

Oui , ce qu'il y a de mieux dans ces qualités-là : Boisrobert , Gombault , Malleville , et Maynard , que j'oubliais.

M I C H A U , pousse le coude de Babé.

Ceci sera drôle , écoutons.

A D A M.

Maynard. . . ( *Ragueneau fait signe de ne rien dire.* )

C O U S I N E T.

Oui , je le voyais assez souvent à souper chez Boisrobert.

R A N G U E N E A U.

Mais contez-nous donc ça.

C O U S I N E T.

Vous ne vous faites pas d'idée ; c'étaient les plus jolis petits soupers du monde.

R A G U E N E A U.

Il est donc bien gai ?

C O U S I N E T.

Il nous racontait l'anecdote de la veille , l'histoire du jour , la nouvelle du lendemain !

M I C H A U.

La nouvelle du lendemain !

A D A M.

On me l'avait peint comme un homme assez sérieux.

C O U S I N E T.

Sérieux ! ah ! bien , oui ! c'était des mots plaisans , de petits contes , de jolis couplets ; c'était à rire aux éclats.

A D A M.

Vous nous dites cela si joliment que je crois être avec lui.

C O U S I N E T.

Il nous amusait singulièrement par ses petits vers.

M A Y N A R D.

Les fait-il bien ?

C O U S I N E T.

Rien de merveilleux ; je lui trouve pourtant du bon.

B A B E T.

Est-ce un homme de bonne mine ? est-il jeune, vieux ?

C O U S I N E T, *riant*.

Ah ! ah ! s'il est jeune... (*sérieusement* , ) il est à la fleur de de son âge.

M A Y N A R D.

A I R : *Du vaudeville d'Arlequin afficheur.*

Maynard vous est donc bien connu !

C O U S I N E T.

Oui , nous étions souvent ensemble.

M A Y N A R D.

Quelqu'un qui prétend l'avoir vu  
M'assure que je lui ressemble.

C O U S I N E T.

Ce quelqu'un veut se divertir  
Et la vérité l'effarouche.

M A Y N A R D.

Le monde est comme cela.

Il est des gens qui , sans mentir  
N'ouvrent jamais la bouche.

B A B E T.

Attrape.

M A Y N A R D.

A-t-il entendu de vos vers ?

C O U S I N E T.

Il m'encourageait à suivre cette carrière.

M A Y N A R D.

Vous rappeleriez-vous quelqu'une de vos chansons qu'il goûtait le plus.

C O U S I N E T.

Oui ! Mais parlez-moi tout naturellement , comment trouvez-vous celle que je viens de chanter ? ne me flattez pas.

A D A M.

C'est du bon cela.

M A Y N A R D.

Vraiment oui. Buvois à la santé de l'auteur.

*( Ils trinquent ensemble , et évitent de trinquer avec Cousinet. )*

C O U S I N E T.

C'est singulier , ils boivent à ma santé , et je suis le seul avec qui on ne trinque pas. A nous deux, mademoiselle Babet.

B A B E T , se dépêchant de boire pour ne pas trinquer.

Oui , à la santé de l'auteur.

R A G U E N E A U.

Allons , la chanson promise , mais toujours un air à boire , puisque nous sommes à table.

C O U S I N E T.

Volontiers.

Si quelque jour étant ivre  
La Parque arrête mes pas . . .

Que je me rappelle donc l'air.

M A Y N A R D , à Adam.

A ton tour.

R A G U E N E A U , ôtant son bonnet.

Voilà un homme qui a envie de me faire user bien des bonnets.

C O U S I N E T.

A I R : Aussitôt que la lumière,

- » Si quelque jour étant ivre
- » La Parque arrête mes pas ,
- » Je ne veux point pour revivre
- » Quitter un si doux repas
- » Je m'en irai dans l'Averne . . .

Oh ! pour le coup ma mémoire est en défaut.

R A G U E N E A U.

Nous allons vous aider ; n'est-ce pas , voisin ! *( ils chantent )*

- » Je m'en irai dans l'Averne
- » Faire enivrer Aleçon ,
- » Et planterai ma taverne
- » Dans la chambre de Pluton.

C O U S I N E T.

Comment , vous la connaissiez . . . je l'ai chanté devant tant de monde . . . serait-elle venue de Paris ici ?

R A G U E N E A U.

Pourquoi pas ? elle a bien été d'ici à Paris.

M I C H A U.

L'auteur n'est pas loin.

B A B E T.

Sûrement , puisqu'il est ici.

C O U S I N E T.

Je sais gré à l'aimable Babet , de l'intérêt qu'elle prend à ma chanson , car enfin pourquoi ne l'aurois-je pas faite ?

B A B E T.

Sûrement , pourquoi ne l'aurez-vous pas pu faire , puisque mon père lui-même ? . . .

A D A M.

Eh , mon Dieu oui , nous nous sommes rencontrés ; toute la différence qu'il y a , c'est que je l'ai faite quelques années avant vous.

C O U S I N E T.

A I R : *Des trembleurs.*

Elle est de moi , je vous jure ,  
Votre doute est une injure.

M A Y N A R D.

Pourtant la vérité pure  
C'est qu'elle est du Menuisier.

C O U S I N E T.

J'admire le badinage ;  
Le premier couplet , je gage ,  
Sera bientôt votre ouvrage.

M A Y N A R D.

Oh ! pour celui-là , non . . .

C O U S I N E T.

C'est heureux.

M A Y N A R D.

Mais il est du Pâtissier.

C O U S I N E T , *se levant en colère.*

Le Menuisier ! le Pâtissier ! est-ce qu'on se mocque de moi ici ?

R A G U E N E A U.

Non , mais ce qui nous divertit , c'est de voir comme les beaux esprits se rencontrent.

M I C H A U.

Ces Messieurs aiment à encourager le talent.

## COUSINET.

*Même air :*

Finissons ce persiflage ,  
Si je n'ai pas l'avantage  
D'obtenir votre suffrage  
Ne m'ôtez pas mes chansons.

## MAYNARD.

Modérez votre colère  
Sans doute qu'à la légère  
Dans ce recueil le Libraire  
A mis vos vers sous leurs noms.

## RAGUENEAU.

C'est vrai , c'est ce maudit Libraire , qui au lieu de mettre Œuvres de monsieur Cousinet , s'est avisé d'écrire *Chevilles de maître Adam , Menuisier de Nevers* , et voilà votre chanson tout au long.

COUSINET. ( *il lit.* )

Chevilles de maître Adam , Menuisier de Nevers ! le livre me tombe des mains. Qu'est-ce qui s'en serait douté ?

## MAYNARD.

N'accusez point le Libraire , voici le coupable.

## ADAM.

Oui , ce jeune homme , à la fleur de l'âge , avec qui vous faisiez de si jolis petits sôupers à Paris , le poète Maynard s'est fait notre éditeur.

COUSINET , *courant à grand pas dans la chambre , et cherchant la porte.*

Maynard ! Maynard ! ah pour le coup ç'en est trop ! je n'y tiens plus ! quel pas de clerc j'ai fait là. ( *Il veut sortir.* )

RAGUENEAU , *le ramenant sur la scène.*

AIR : *des pendus.*

Allez , retournez à Paris ,  
Là , de beaucoup de beaux esprits  
L'art de piller se peut apprendre ,  
Mais surtout gardez-vous de prendre  
Le Menuisier , le Pâtissier ,  
Pour être votre Teinturier.

## COUSINET.

Laissez-là vos plaisanteries , et allez voir si votre four chauffe.

## ADAM.

Ecoutez : vous m'avez dit que j'avais oublié le langage de l'amour et de la jeunesse. Il doit m'être permis de vous parler celui de la raison.

A I R : *Dormir est un tems perdu.*

Pour plaire , il n'est qu'un secret :

Suivons la nature.

Le Geai n'en est que plus laid

S'il vole au Paon sa parure ,

J'aime bien mieux le Moineau ;

Son plumage n'est pas beau ,

Mais franche est son allure.

C O U S I N E T .

Ah ! vraiment , oui , voilà un bel oiseau à mettre en cage.

A I R : *Allez-vous-en gens de la nôce.*

Gardez sans me rompre la tête ,

Votre fille et votre chanson ,

De ce procédé malhonnête

La tante me fera raison.

Dés longtems elle est ma conquête ,

De ses biens elle me fait don.

Ainsi , Messieurs.

Si je suis le Geai de la fête

Je n'en serai pas le Dindon.

A D A M , *le retenant.*

L'un n'empêche pas l'autre.

( *Cousinet sort.* )

---

## S C E N E X X I I .

Les précédens , moins C O U S I N E T .

R A G U E N E A U .

T A belle-sœur serait-elle assez folle de l'épouser ?

A D A M .

Ne crains rien. Elle aime trop ma fille pour cela.

B A B E T .

Qu'avons-nous besoin de fortune ?

M I C H A U .

Ce n'est pas ce qui fait le bonheur.

A D A M .

Allons , mes enfans , je vois que vous vous aimez. Soyez heureux.

M A Y N A R D.

Je te reconnais bien-là : tu sais que j'ai une petite vigne qui n'est pas loin d'ici ; ce sera mon présent de nôce.

A D A M.

Soit dit, soit fait, et que Bacchus-reçoive les sermens de l'a-mour.

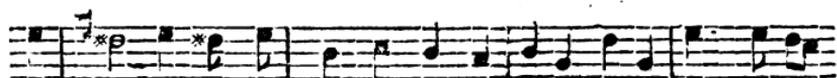
V A U D E V I L L E.

M A Y N A R D.

A I R Du C. Wicht.

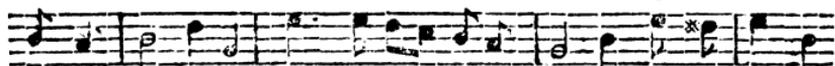


B O I R E aux époux est un u - sage , Il faut cé - lébrer leur



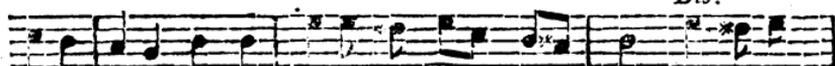
li - en ; Si l'in - té - rêt seul les en - gage , Demi - verre a - lors

*Refrain du 3e. Couplet.*



suffit bien, Demi - verre a - lors suffit bien. Mais si le goût, le

*Bis.*



carac - tère ; Si l'amour a ser - ré leurs nœuds , A la san -



ré du couple heureux J'a - va - - - - le la bouteille en - tiè -



re.

R A G U E N E A U.

Deux tonneaux , dit un vieux grimoire ,  
Enferment le mal et le bien ,  
De celui du mal s'il faut boire  
Demi-verre alors suffit bien.

Mais moi qui poursuis ma carrière  
Entre les Muses et le vin ,  
Du bon tonneau soir et matin  
J'avale une bouteille entière.

A D A M.

Pour boire à quelque bon convive  
Le vin ne me coûtera rien ;  
Si c'est un fâcheux qui m'arrive  
Demi-verre alors suffit bien.

*Au public.*

Mais si mes chants ont sù vous plaire  
Et vous transmettre ma gaité  
De grand cœur à votre santé  
J'avale la feuillette entière.

F I N.

---

## N O T E S.

(1) **V**OLTAIRE, dans son Catalogue des Ecrivains qui ont illustrés le Siècle de Louis XIV :

» Billaut ( Adam ), connu sous le nom de Maître Adam, Menuisier  
» à Nevers. Il ne faut pas oublier cet homme singulier, qui sans aucune  
» Littérature, devint Poète dans sa boutique... Il eut des pensions du  
» Cardinal de Richelieu, et de Gaston, frère de Louis XIII. Maître  
» Adam mourut à Nevers, le 19 Juin 1662. »

(2) Bertier, Prieur de St-Quaize, ami de Maître Adam, fut l'Éditeur du *Villebrequin*. Il peint ainsi dans sa préface le caractère moral du Menuisier de Nevers.

» Il est Épicurien sans libertinage, il est Stoïque sans superstition ;  
» et de ces deux sectes, qui jadis ont partagé la terre, il forma un  
» tempéramment si doux, que si Zénon et Épicure vivaient encore,  
» je crois qu'il les ferait boire ensemble. »

(3) Ragueneau, surnommé de l'Estant, était un Pâtissier, domicilié à Paris. Son goût pour la Poésie le distingua parmi ses confrères. On a très-peu d'ouvrages de lui. Toutes nos recherches à la Bibliothèque nationale, ne nous ont procurés de ce Pâtissier-Poète, qu'une Ode irrégulière, dont voici le titre :

» Les consolations données à M. l'Abbé de Pontchasteau, sur la  
 » mort et trépas de M. l'Éminentissime Cardinal de Lyon, son oncle,  
 » Grand Aumônier de France. »

On sait que ce Cardinal de Lyon étoit Alphonse-Louis Duplessis de Richelieu, frère aîné du célèbre Cardinal de ce nom. Ce frère aîné mourut d'hydropisie à Lyon, le 23 Mars 1653.

Nous ne citerons de Ragueneau, que le Sonnet adressé par lui à Maître Adam ; Sonnet dont les deux derniers vers nous ont fournis un couplet.

Je croyais être seul de tous les artisans,  
 Qui fut favorisé des dons de Calliope ;  
 Mais je me range, Adam, parmi tes partisans,  
 Et veux que mon rouleau, le cède à ta varlope.  
 Je commence à connaître, après plus de dix ans,  
 Que dessous moi, Pégase est un cheval qui chope,  
 Je vais donc mettre en pâte, et perdrix, et faisans,  
 Et contre le fourgon, me noircir en cyclope.  
 Puisque c'est ton métier de fréquenter la cour,  
 Donne-moi tes outils pour échauffer mon four,  
 Car tes Muses ont mis les miennes en déroute.  
 Tu souffriras pourtant que je me flatte un peu,  
 Avecques plus de bruit tu travailles sans doute,  
 Mais pour moi, je travaille avecques plus de feu.

(4) Allusion à ce quatrain de Maynard.

Les vers de Maître Adam ont des beautés exquisés ;  
 Ce Virgile à rabot, est plus divin qu'humain.  
 Les Muses désormais, ne doivent être assises,  
 Que sur des tabourets qui soient faits de sa main.

(5) Ce couplet est de Maître Adam. Il est formé des quatre premiers et des quatre derniers vers, d'une pièce insérée dans ses *Chevilles*, et intitulée *Caprice*. Elle commence par ces mots :

» Gredines du Mont Parnasse, etc. »

(6) Ce couplet est tout entier du poète Maynard, qui fut toujours lié d'amitié avec Maître Adam.

Les quatre premiers vers sont tirés de la pièce si connue :

» Armand, l'âge affaiblit mes yeux, etc. »

On sait qu'elle finissait par ce quatrain :

Mait s'il ( François I. ) demande à quel emploi  
 Tu m'as occupé dans le monde ,  
 Et quel bien j'ai reçu de toi ;  
 Que veux-tu que je lui réponde ?

Le Cardinal lui répondit avec autant de dureté que de sécheresse :

Rien.

Les quatre derniers vers de notre couplet, formaient l'inscription que Maynard avait fait graver sur la porte de la maison de campagne où il s'était retiré.

Il est mort en 1646.

(7) Voici le rondeau d'où nous avons extrait le couplet :

Pour te guérir de cette Sciatique ,  
 Qui te retient , comme un paralytique ,  
 Entre deux draps , sans aucun mouvement ,  
 Prends-moi deux brocs d'un fin jus de sarment ;  
 Puis lis comment on le met en pratique ;  
 Prends-en deux doigts , et bien chaud les applique  
 Sur l'épiderme où la douleur te pique ,  
 Et tu boiras le reste promptement ,  
 Pour te guérir.

Sur cet avis ne sois point hérétique ;  
 Car je te fais un serment authentique ,  
 Que si tu crains ce doux médicament ,  
 Ton médecin pour ton soulagement ,  
 Fera l'essai de ce qu'il communique  
 Pour te guérir.

Voltaire en rapportant ce rondeau , à l'article de Maître Adam , n'hésite pas à dire , « qu'il vaut mieux que beaucoup de rondeaux de Benserade ; » et Benserade passait pour exceller en ce genre de poésie.

(8) Scarron , dans une ode adressée à Maître Adam , s'exprime ainsi :

Un quidam venu l'autre jour  
 Des bords de la sainte fontaine ,  
 Dit qu'on a battu le tambour ,  
 Aux environs de l'Hypocrène ;  
 Que pour ton rabet exalter ,  
 Des rimeurs le grand magister ,  
 Par tous les lieux de son empire ,  
 Entendait que sans résister ,  
 Et sans y trouver à redire ,  
 On ne dit plus limier un vers , mais raboter.

(9) Corneille a fait aussi des vers pour Maître Adam.

(10) Titon du Tillet, dans son Parnasse Français, à l'article Corneille :

» Ce fut en 1637, que la réputation de Corneille, reçut à juste titre,  
 » un nouvel accroissement par le Cid, qu'il fit représenter, et qui lui  
 » attira des applaudissemens si universels, qu'en voulant louer une  
 » belle chose, on disait communément, par une espèce de proverbe :  
 » *Cela est beau comme le Cid.* »

Péllisson et Fontenelle rapportent la même anecdote.

( 11 ) Maître Adam a donné aux différens recueils de ses ouvrages les noms de ses instrumens de menuiserie. Le premier parut en 1644, sous le nom de Chevilles ; le deuxième en 1663, sous le nom de Ville-brequin ; le troisième après sa mort, sous le titre de Rabot. Ce dernier recueil est devenu si rare, que nous n'en n'avons pas pu même trouver un exemplaire dans la Bibliothèque nationale.

( 12 ) C'est sous cet unique point de vûe qu'il faut considérer maître Adam. Il écrit sans correction et sans art. Les négligences, les fautes même se multiplient sous sa plume. Mais au milieu de ce sable et de ces cailloux, brillent des paillettes d'or. Il s'est assez bien peint dans ces vers d'une Ode au Cardinal de Richelieu :

N'est-ce pas un effet de l'essence suprême  
 De voir d'un feu divin mes esprits animés,  
 Que ressemblant un champ cultivé de lui-même  
 Je produise des fruits que l'on n'a point semés ?

(13) Les Chansons de Ragueneau n'étant point parvenues jusqu'à nous, nous avons crus pouvoir lui prêter celle-ci, qui est prise de deux petites Pièces de Maynard.

F I N.